Anastassiadou-Dumont Méropi (éd.), *Médecins et ingénieurs ottomans à l'âge des nationalismes*

Paris, Maisonneuve & Larose, 2003. 387 p.

Voici les actes d'un atelier de recherche sur le thème des *Élites urbaines et savoir scientifique dans la société ottomane. XIXe-XXe siècles,* qui s'est tenu à l'Institut français d'études anatoliennes d'Istanbul du 21 au 23 mars 2002.

Dans une longue introduction, au demeurant fort intéressante, Méropi Anastassiadou-Dumont nous présente les grands thèmes abordés dans ce livre. Tout d'abord, elle tient à rappeler que les réformes ottomanes dans la seconde moitié du XIXe siècle n'auraient probablement jamais vu le jour sans l'intervention de toute une cohorte d'hommes de science et de techniciens : ingénieurs, architectes, médecins, chimistes, pharmaciens, etc. Mais la plupart de ces artisans de la modernisation ottomane sont restés anonymes. C'est en partant de ce constat que les contributions rassemblées dans ce volume ont été mises en chantier. Quel est, dans un Empire confronté aux multiples défis inhérents à l'expansion occidentale, l'itinéraire que suivent un chimiste, un mathématicien, un architecte, un ingénieur pour se hisser au rang de porte-drapeau de quelque nation émergente ? Pourquoi la familiarité avec les sciences et les techniques y prédispose-t-elle à l'action politique et sociale ? Quels sont les moyens dont disposent les individus porteurs d'un savoir scientifique et technique pour promouvoir une vision du monde guidée par l'aspiration au progrès ? Telles sont quelques-unes des questions qui ont servi de fil d'Ariane à cette enquête collective. Le résultat est à la hauteur du projet et nous fournit quelques éclairages sur des processus historiques ayant eu pour théâtre un Empire-monde particulièrement complexe.

Parmi les grandes idées dégagées, on retiendra que les individus dont il est question dans ce livre sont, dans la plupart des cas, issus de milieux aisés et que l'acquisition d'un savoir scientifique moderne implique généralement de longues études à l'étranger (Paris, Vienne, Munich, ou des villes universitaires italiennes). De retour au pays, les bénéficiaires de cette formation d'élite véhiculent la modernité et alimentent de la sorte la fascination des Ottomans à l'égard de l'Occident. D'autre part, Anastassiadou-Dumont tient à rappeler qu'aucun groupe ethnico-confessionnel n'a le monopole de l'accès au savoir scientifique. « Turcs, musulmans, Arméniens, catholiques ou apostoliques, Grecs orthodoxes ou catholiques, juifs sépharades, Bulgares exarchistes, Serbes, Arabes... : tous participent à la transmission et la diffusion des connaissances et œuvrent, à leur façon, au sein de leurs communautés d'origine à l'amélioration des conditions de vie de leurs coreligionnaires (p. 6). » De fait, les quatorze articles qui figurent dans cet ouvrage couvrent une large part des composantes ethnico-confessionnelles de la mosaïque ottomane. Deux des individus dont la trajectoire est décrite sont arméniens ; trois, grecs orthodoxes ; deux s'identifient comme bulgares. Une contribution porte sur un médecin juif ; quatre explorent des cas d'hommes de science musulmans. Enfin, dans cet ensemble, on note une forte présence de médecins : huit contributions sont en effet consacrées à des parcours médicaux.

L'ouvrage proprement dit se compose de trois parties. La première (« Séculariser, réformer, éduquer », p. 29-123) regroupe quatre contributions. Ismail Kara s'intéresse aux termes utilisés par les Ottomans pour désigner la science. Il consacre son étude à l'évolution sémantique des mots « ilim », « fen » et « san'at ». Il montre à quel point ces notions sont, dans le contexte des *Tanzimat*, interchangeables. Certes, c'est le terme « fen » qui est généralement employé pour nommer les « sciences exactes », mais celles-ci relèvent aussi, aux yeux de bon nombre d'auteurs de l'époque, du terrain de l'« ilim ». Cette flexibilité terminologique nous montre ainsi qu'en définitive, dans la société ottomane de l'âge des Réformes, le savoir moderne n'a pu bien souvent s'imposer qu'en composant avec les formes de vie et de pensée léguées par les générations précédentes.

Les textes suivants font ressortir la conscience d'une mission pédagogique mais aussi le caractère fortement éducatif du discours des détenteurs du savoir scientifique. L'étude qu'Henri Nahum consacre au docteur Moïse Allatini (1809-1882) est à cet égard particulièrement éclairante. La vie de ce médecin, qui était aussi un patron d'industrie avisé, se présente comme un perpétuel combat contre la superstition d'une communauté juive de Salonique laissée entre les mains des rabbins et remplie de suspicion à l'égard de la science moderne. Moïse Allatini n'aura de cesse d'inculquer à ses coreligionnaires l'esprit critique : pour y parvenir, il s'emploie en premier lieu à détruire la confiance que ceux-ci ont dans les guérisseurs empiriques. Promoteur d'une éducation moderne, il crée à Salonique la première école juive d'esprit laïque, contestant ainsi le monopole des rabbins qui étaient jusque-là les seuls à dispenser un enseignement destiné aux enfants de la communauté israélite. Par la suite, il préside, pendant près de dix ans, le comité local de l'Alliance israélite universelle et fonde entre 1873 et 1882, date de sa mort, plusieurs écoles rattachées à cette active société philanthropique. La vie de Moïse Allatini est particulièrement exemplaire de ces nouvelles élites urbaines apparues dans les communautés juives comme dans les autres communautés ottomanes qui, grâce à un savoir moderne, ont acquis prestige et notoriété et se sont investies – et ont été investies par leurs coreligionnaires – d'une mission de régénération de leurs concitoyens. Les principales étapes de la brillante carrière du docteur Spyridon C. Zavitziano (1850-1937), médecin grec d'Istanbul, sont retracées par Méropi Anastassiadou-Dumont. La trajectoire professionnelle de ce médecin est loin d'être exceptionnelle. Mais c'est précisément parce qu'elle ressemble à celle de beaucoup d'autres médecins ottomans de cette époque qu'elle mérite d'être

BCAI 20 (2004) Anastassiadou-Dumont Méropi (éd.) : Médecins et ingénieurs ottomans à l'âge des nationalismes, recensé par Frédéric Hitzel
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

étudiée. Originaire de l'île de Corfou, S. Zavitziano étudie la médecine à Naples comme l'ont fait son père, ses frères et ses nombreux cousins. C'est un peu par hasard qu'il se trouve, probablement vers l'âge de 25 ans, dans la capitale ottomane où il allait passer près de trente ans de sa vie, jusqu'en 1904. Il possède un cabinet privé en ville et est employé pendant plusieurs années en qualité de médecin par l'ambassade des États-Unis à Istanbul. Par la prévention et le suivi médical, il consacre son énergie en faveur des enfants abandonnés de Beyoglu (Péra : le centre européen d'Istanbul). Les résultats de cet engagement personnel sont très vite visibles : la mortalité baisse de manière spectaculaire (on passe de 60 % vers 1850 à 14 % un demi-siècle plus tard !) ; les adoptions se multiplient. Plusieurs de ses écrits permettent de le ranger parmi les adeptes des théories hygiénistes. Il espère changer le monde en diffusant les principes d'une vie saine, à l'abri de la maladie, menée selon les règles de la propreté domestique et publique.

La médecine n'est pas l'apanage des non-musulmans. Ainsi, Yesim Isıl Ülman nous présente le parcours de Besim Ömer Akalın (1862-1940), gynécologue-obstétricien, dont une bonne partie de la vie est consacrée au développement des systèmes d'éducation et de santé turcs. Son apport à la recherche médicale se situe surtout dans les domaines de l'obstétrique, des maladies des enfants, ou de la femme. Le docteur Akalın va aussi œuvrer en faveur d'une meilleure formation des aides-soignantes, des infirmières et des gardes-malades, secteur dans lequel l'Empire ottoman accusait un important retard. Après avoir reçu son diplôme de médecin militaire, il part à Paris, en 1887, se spécialiser dans l'obstétrique. À son retour à Istanbul quatre ans et demi plus tard, il se voit confier la chaire d'obstétrique dans les Écoles civile et militaire de médecine. L'impact de son activité est considérable : c'est lui qui met en place la première maternité moderne (*Viladethane*) de l'Empire ottoman en 1892, c'est aussi lui qui introduit et généralise des méthodes et des produits nouveaux, tels que la couveuse ou le gavage des bébés qui naissent avant terme. Il réussit à convaincre les femmes d'aller accoucher dans les hôpitaux, à l'aide d'un médecin ou d'une sage-femme convenablement formée, dans de bonnes conditions d'hygiène. Avec ses collaborateurs, il mène une réelle campagne d'éducation afin de déritualiser un événement aussi important que la mise au monde d'un enfant, atténuer la pudeur de la future accouchée, instaurer la confiance des populations peu instruites à l'égard d'un savoir nouveau qui faisait peur.

Outre ces récits de vie, le présent volume contient aussi des articles qui portent sur des groupes professionnels et permettent, dans une certaine mesure, de replacer les cas individuels dans un contexte plus général. C'est ce que nous propose la deuxième partie (« L'acclimatation d'un savoir venu d'ailleurs », p. 125-239) à travers cinq contributions. Nuran Yıldırım présente les médecins turcs et leur action pour construire, dans un environnement professionnel dominé par le français, une terminologie scientifique en langue turque. La plupart des médecins turcs qu'elle présente furent des membres actifs de la Société ottomane de médecine (*Cemiyet-i Tıbbıye-i Osmaniye*), créée en 1861, dont l'un des principaux objectifs était la traduction en turc des ouvrages fondamentaux de médecine et la constitution d'une nomenclature scientifique dans ce domaine. Cette nouvelle terminologie est aussi une façon, pour les médecins turcs, d'affirmer leur identité nationale. Après un rapide aperçu du corps médical ottoman au début du XIXe siècle, on trouvera une présentation de la fonction de médecin-chef (*hekimbası*) et une série de notices biographiques de la majeure partie de ces médecins. Feza Günergun nous retrace l'itinéraire de Dervis Mehmed Emin pacha (1817-1879), un ingénieur et chimiste formé dans la perspective de servir l'État. Au cours de sa longue carrière, de près de quarante ans, il accomplit de nombreuses missions dans le cadre de structures publiques, contribuant largement à l'enseignement des sciences dans l'Empire ottoman, surtout dans les domaines de la physique et de la chimie. Formé à Londres, puis à Paris, dès son retour il poursuit une brillante carrière : professeur à l'École de médecine, directeur de l'École militaire, ingénieur aux mines d'Ergani (Elazıg), chargé de mission à la frontière ottomano-iranienne afin d'en dessiner le tracé (1849-1853), commissaire en Valachie lors de la guerre de Crimée, délégué de la Porte lors des négociations du Traité de Paris (1856), ambassadeur à Saint-Pétersbourg (1860-1861). Sa carrière s'est ainsi déroulée quasi exclusivement dans le cadre de la bureaucratie impériale. Le travail de Stoyanka Kenderova propose un inventaire du corps médical bulgare au XIXe siècle. La plupart des jeunes médecins bulgares bénéficièrent de bourses octroyées par différents pays, notamment la Russie – Moscou drainant une grande partie des effectifs d'étudiants – et la France. D'autre part, elle souligne l'intérêt des médecins bulgares dans la préparation du soulèvement grec en Morée. Ceux-ci adhèrent à la *Filiki Hetairia*, société secrète dont le but est « l'affranchissement des populations balkaniques du joug ottoman ». Dans les universités européennes où ils étudient, ces médecins œuvrent à sensibiliser les opinions publiques des pays occidentaux à la cause grecque.

Les archives de la communauté arménienne du Caire ont permis à Anne Kazazian de retracer l'action de l'ingénieur Meguerditch Margossof (1840-1919). Ce dernier joua un rôle actif au sein d'un réseau étendu et complexe de familles arméniennes smyrniotes, restées à Smyrne ou émigrées à Trieste ou à Alexandrie. Diplômé des Ponts et Chaussées à Paris, il rentre en Égypte et occupe de hautes fonctions au sein de l'administration égyptienne. À travers le cas de Manouk Avédissian (1841-1925), May Davie esquisse le portrait d'un ingénieur ottoman d'origine arménienne qui va marquer la physionomie de la ville de Beyrouth durant les trois dernières décennies du XIXe siècle. Gratifié du titre pompeux de *Sir mouhandis al-wilayat* (ingénieur en chef de la province) et surnommé Béchara *afandi al-mouhandis* ou simplement Béchara *afandi*, il va doter

BCAI 20 (2004) Anastassiadou-Dumont Méropi (éd.) : Médecins et ingénieurs ottomans à l'âge des nationalismes, recensé par Frédéric Hitzel
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Beyrouth de compositions urbaines et d'édifices individuels remarquables, malheureusement détruits par la guerre civile libanaise de 1975 à 1990. Ses nombreux projets illustrent le cadre des politiques urbaines des *Tanzimat* impulsées par la Sublime Porte. Bâtisseur de la cité orientale moderne, Béchara propose, par ses ouvrages, une sorte de ville idéale tiraillée entre occidentalisation, ottomanisation et tradition. Contrairement à d'autres Arméniens de son époque, le réseau familial ou communautaire reste pour lui secondaire. Il se tient à l'écart de toute activité nationaliste : il rend des services à sa communauté arménienne catholique, mais sans que ceux-ci puissent être perçus comme une atteinte à la souveraineté de l'État ottoman.

Un autre thème abordé dans cet ouvrage est l'affinité des hommes de science avec les idéologies nationales, le lien entre savoir scientifique et nationalisme. À la recherche d'arguments pour sous-tendre et justifier son existence, le nationalisme mobilise en effet toutes les sciences. Ce sont elles qui vont servir à cerner le groupe national, à décrire et à analyser ses traits culturels particuliers, à le situer par rapport à son environnement immédiat. Cinq études étudient ce thème dans la troisième et dernière partie (« De l'allégeance ottomane à la construction des États-nations », p. 241-382).

Maria Georgiadou consacre son étude à une famille grecque de Constantinople, les Carathéodory dont les membres occupent de nombreux postes importants au sein de l'administration ottomane au XIXe siècle : médecins de grand renom, tels que Stephanos et Constantin Carathéodory, ingénieurs ou hommes de lois, comme Alexander qui participa aux négociations de paix au congrès de Berlin (1878) et fut nommé gouverneur général de l'île de Crète en 1895. Du fait de leurs positions, les Carathéodory entretiennent des rapports ambigus avec le nouvel État hellénique. Bien qu'ils aient été séduits par les intellectuels nationalistes de la guerre d'indépendance grecque, ils s'abstiennent de toute participation active au mouvement national grec au cours de la seconde moitié du XIXe siècle. Cela ne les empêche pas de s'investir fortement dans les institutions religieuses et éducatives de leur communauté, notamment dans la propagation de l'instruction : participation à de nombreux comités scolaires, financement de nouvelles écoles, création de bibliothèques. Cette affirmation identitaire se retrouve dans la carrière du docteur Konstantin Michaykov (1807-1880), dont Bernard Lory trace le portrait. Le nom de ce personnage est associé au progrès de la cause « bulgare » dans la ville de Bitola/Monastir, bourgade située au sud-ouest de la Macédoine actuelle, à 11 km de la frontière grecque. Après avoir poursuivi des études de médecine à l'université de Pise, Michaykov devient médecin municipal à Bitola. En 1866, il consacre ses efforts à la mise en place d'une école bulgare qu'il considérait être un élément crucial de l'affirmation identitaire de la communauté bulgare face à l'hégémonie des Grecs orthodoxes. L'expérience est de courte durée, à peine un an. Trois ans plus tard, il s'efforce de mettre en place une église « de bonne dimension » (p. 305), capable de concurrencer celle des Grecs. Pour la réalisation de ce projet, qui se heurte à de sérieuses difficultés financières, le docteur Michaykov prouvera son dévouement à la cause nationale en mettant à la disposition de sa communauté l'ensemble de ses économies et en donnant à gage chez un prêteur tous les bijoux de sa femme ! La vie et le destin du docteur Gueorgui Valkovitch (1833-1892), autre figure centrale de l'échiquier politique de la construction de la Bulgarie dans les années 1860-1870, nous sont présentés par Gueorgui Peev. Après des études secondaires dans sa ville natale de Plovdiv, G. Valkovitch est le premier Bulgare diplômé de l'école de médecine militaire d'Istanbul. Il se rend ensuite à Paris où il se spécialise en chirurgie. De retour à Istanbul, il effectue une brillante carrière : professeur de chirurgie à l'École de médecine, directeur de l'hôpital de Haydar Pacha. En 1878, il renonce à sa carrière de médecin militaire ottoman pour se dévouer à la mise en place du nouvel État bulgare, seule garantie, à ses yeux, de la survie de sa nation. Son assassinat et sa mort précoce précédés de nombreux signes avant-coureurs ne laissent pas de doute quant à sa détermination.

Vangelis Kechriotis nous propose une analyse de l'engagement social et politique d'Apostolos Psaltoff (1862-1923), médecin smyrniote dont le renom dépassera largement les limites de la communauté grecque orthodoxe locale. Il n'a pas hésité à afficher ses idées nationalistes en se rendant au chevet des soldats grecs blessés lors de la guerre gréco-ottomane de 1897. En 1909, il fait partie de l'*Organisation panhellénique* (*Panellinios Organosis*), association secrète qui travaille pour libérer les Grecs de l'Empire de la domination ottomane... Ce même personnage est aussi membre actif de la *Défense micrasiatique* (*Elliniki Mikrasiatiki Amyna*), organisation créée au printemps 1922 pour sauver les populations grecques orthodoxes de l'Anatolie de la catastrophe qui paraissait inévitable.

Puisant largement dans les archives de la police et de la justice genevoise, Hans-Lukas Kieser se penche sur l'activité des étudiants turcs en Suisse des années 1860 à la fondation de la République de Turquie en 1923. Il montre que, pour la plupart, ceux-ci ont joué un rôle majeur dans le façonnage des aspirations nationales turques et dans la mise en œuvre de celles-ci. Il propose une présentation précise et nuancée des principales étapes de ce long cheminement depuis l'ottomanisme jusqu'au nationalisme turc.

Au total un ouvrage, certes pas novateur, mais stimulant et indispensable à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire sociale de l'Empire ottoman.

Frédéric Hitzel
Cnrs-Paris

BCAI 20 (2004) Anastassiadou-Dumont Méropi (éd.) : Médecins et ingénieurs ottomans à l'âge des nationalismes, recensé par Frédéric Hitzel
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net